

## LES TROUBLES DISSOCIATIFS, UNE CONTRAINTE NECESSAIRE POUR VIVRE LA RELATION ?

Muriel Rojas Zamudio

Si le cinéma ou la littérature ont popularisé les troubles dissociatifs sévères en les présentant comme l'indice de troubles psychotiques – voire plus spécifiquement schizophréniques - la clinique peut nous amener à envisager le spectre dissociatif comme un mécanisme défensif au service de la relation, dont le degré d'intensité influe sur l'expression et l'intention sous-jacente le situe singulièrement sur un axe allant de la névrose à la psychose. A travers l'exemple de quatre femmes rencontrées dans le cadre de l'analyse (pour trois d'entre elles) ou d'activités artistiques (pour la quatrième), nous émettrons l'hypothèse d'une fonction de contrainte nécessaire de la dissociation psychique afin de réguler ou autoriser la relation via l'inhibition ou la libération des affects. Nous argumenterons principalement à partir des propositions développées par Eliane Amado Levy-Valensi dans son ouvrage *La névrose plurielle* (1992) et de notre propre clinique, laquelle élargit la notion de langage aux formes narratives littéraires, plastiques ou encore corporelles. Nous concluons sur les perspectives ouvertes par cet élargissement langagier et son potentiel transformateur dans l'accompagnement des personnes sujettes aux troubles dissociatifs.

### **Les troubles dissociatifs, entre états psychotiques et symptôme névrotique**

L'ouvrage de référence de la psychiatrie, le DSM<sup>1</sup>, répertorie dans sa quatrième version cinq troubles dissociatifs :

- L'amnésie dissociative : incapacité, non justifiée par des troubles mnésiques, à se souvenir d'évènements personnels généralement admis comme traumatiques ou stressants.
- La fugue dissociative : départ soudain, inattendu, de son cadre de vie habituel, couplé à des troubles identitaires (ne plus savoir qui l'on est, ne pas se souvenir de son passé, adopter une nouvelle identité).

---

<sup>1</sup> *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, publié par l'American Psychiatric Association.

- Le trouble dissociatif de l'identité : fragmentation de l'identité en multiples états (au minimum deux) qui se succèdent pour déterminer le comportement du sujet ; chacun manifeste un mode perceptif et relationnel qui lui est propre. Le sujet souffrant de TDI ne peut plus accéder à ses souvenirs personnels alors que ni des troubles mnésiques ni la consommation de substances ne sont en cause.
- Le trouble de dépersonnalisation : sentiment chronique ou aigu d'être détaché de son corps (anesthésie sensitive) ou de son mental (le sujet se voit faire ou dire sans lien avec sa volonté) sans pour autant perdre contact avec la réalité. Ce phénomène est très fréquent en cas de stress important, il n'est considéré comme pathologique que s'il altère la fonctionnalité sociale, relationnelle, professionnelle ou la santé du sujet.
- Le trouble dissociatif non spécifié : troubles dissociatifs consécutifs à l'exposition prolongée à un environnement coercitif (ex. secte, camps de rééducation psychologique...) et ne correspondant pas aux autres catégories.

Une lecture psychanalytique de cette catégorie diagnostique – c'est-à-dire conjecturant une action de l'inconscient sur le traitement de nos perceptions à des fins d'assimilation, de sublimation ou de refoulement de leur sens supposé - nous conduit à postuler que les troubles dissociatifs seraient une défense psychique face à un évènement et/ou un environnement perçu par un sujet comme menaçant son intégrité. L'état de construction de sa personnalité à l'époque des faits déterminerait l'intensité et la modalité du phénomène dissociatif, et sa position sur l'axe reliant les états névrotiques aux états psychotiques. En d'autres termes, plus l'exposition à des évènements ou ambiances traumatiques serait précoce, plus la dissociation risquerait d'être intense, chronique, et l'altération de la personnalité profonde.

La littérature, principalement d'obédience cognitivo-comportementale, semble s'intéresser essentiellement aux troubles dissociatifs sévères (pathologiques), pour lesquels elle préconise une forme de rééducation psychique<sup>2</sup>. Cette polarisation, basée sur l'intensité symptomatique plutôt que sur ce qu'elle *raconte*, laisse dans l'ombre un large pan que rencontre pourtant fréquemment la clinique psychanalytique : la mise au service d'un relationnel névrotique des troubles dissociatifs. Avant d'illustrer notre propos par quelques cas cliniques qui nous semblent représentatifs du spectre dissociatif, éclairons-le grâce à l'ouvrage d'Amado Lévy-Valensi, *La névrose plurielle*. Dès le premier chapitre, la névrose est posée comme une

---

<sup>2</sup>Lire à ce sujet les deux ouvrages de Onno van der Hart et son équipe, cités dans la bibliographie du présent article.

construction de soi à partir de(s) (l')autre(s), dans la mesure où tout serait transfert, « Le relationnel (étant) partout. Dans ses courts-circuits ou ses échappées, ses cercles fermés et ses avenues tronquées. L'autre, non saisi, oublié, déformé, refoulé, est une constante référence » (Amado Levy-Valensi 1992: 16). Au fil des pages, la posture névrotique émerge comme une absence-présence, une quête d'un chemin vers la relation authentique alors même que l'on s'ignore en tant que sujet, perdu dans les multiples reflets de soi que renvoie le monde : « Ainsi, dans la relation névrotique, quelle qu'elle soit, un Je-multiple se bloque dans sa non-relation sur un objet démultiplié par sa propre multiplicité intérieure » (Amado Levy-Valensi 1992: 53).

Dans le sillage de Lacan, Amado Lévy-Valensi pointe la dimension aliénante de la relation, conséquence d'introjections multiples et de notre désir d'être désir de l'autre. Dans le contexte de cette névrose pluralisée, « Le drame du sujet parasité ne se réduit pas à des rôles superposés. Une pluralité l'habite dont il n'est ni maître ni témoin mais plutôt théâtre, alors que la scène se joue sur des sables mouvants » (Amado Levy-Valensi 1992: 52). En d'autres termes, le conflit n'est pas tant d'arbitrer ou négocier entre pulsions (ça) et interdits (surmoi) mais de savoir « qui désire quoi ? ». Si cette référence à une forme de fragmentation du Moi pose la question d'un équivalent névrotique du TDI psychotique – même phénomène dissociatif, mais à un stade de développement différent ? – c'est la notion d'absence-présence qui nous semble justifier le mieux une relation entre dissociation et névrose, comme le décrit l'introduction du chapitre III de *La névrose plurielle* :

Dans la névrose je ne suis pas là. (...) Pourtant je suis là. Isolé, calfeutré. Occupé peut-être dans le meilleur des cas. Ou simplement distrait, au sens fort du terme. Ailleurs. En déplacement psychique, hors de portée pour moi-même et a fortiori d'autrui. Là est le grand problème. Autrui me parasite. Je n'ai plus qu'à fuir. Dernier recours mais recours impossible.

Amado Levy-Valensi 1992: 49

Comme nous le verrons à travers les exemples à suivre, fuir psychiquement – dans la plupart des cas en recourant à une dépersonnalisation – revêt dans la relation névrotique une fonction régulatrice de la distance avec l'autre afin d'éviter la douleur (l'autre est trop proche ou trop loin). Cette solution économique masque l'impasse dans laquelle le sujet névrosé est bloqué : l'incapacité à déchiffrer le message caché dans la situation relationnelle traumatique rejouée

dans chaque répétition. Cette réalité clinique fait écho là encore à ce que suggère Amado Lévy-Valensi lorsqu'elle écrit que

Si Freud (...) est sans cesse hanté par l'antériorité, c'est que la névrose (...) se pose comme une énigme qui renvoie sans cesse à un sens caché. Le temps s'inscrit en elle, forme à la fois figée et en devenir, altérité qui se cherche, s'évite, se repose, en quête d'un sens à la fois éludé et dominant.

Amado Levy-Valensi 1992: 93

Dans cette enquête labyrinthique, la dissociation psychique peut nous servir de fil d'Ariane dans la mesure où, telle est du moins notre intuition clinique, elle nous signale par sa présence des pièces de puzzle qui, si nous savons les reconnaître en tant que telles, nous permettent de reconstruire le scénario névrotique. Reste ensuite à le décoder ou, peut-être mieux encore, à le sublimer<sup>3</sup>, « Car c'est le sens qui importe » (Amado Levy-Valensi 1992: 104). Abondant dans la direction d'Amado Lévy-Valensi lorsqu'elle écrit que « C'est le sens qui surgit dans les éblouissements du génie artistique coexistant avec la folie – Van Gogh – ou coexistant avec des résidus plus ou moins importants de névrose – Léonard de Vinci et dans d'autres » (Amado Levy-Valensi 1992: 105), nous pensons que recourir à l'expression artistique, en tant que vecteur de narration protéiforme, peut prolonger le dit ou le (ré)inventer. En faisant du rendez-vous thérapeutique un espace-temps transitionnel où le jeu (*playing* winnicottien) permet d'explorer le scénario relationnel, la quête de sens peut se faire *avec le thérapeute plutôt qu'à travers lui* ; celui/celle qui se vivait comme objet du désir d'un(e) autre émerge en tant que sujet et peut répondre par son propre désir à la question contenue dans l'énigme névrotique.

Tel est le cheminement que proposent, à des stades divers du parcours thérapeutique et du spectre dissociatif, les quatre parcours suivants.

### **La dissociation comme régulatrice de la proximité relationnelle : Madeleine, Juliette et Maria**

#### ***Madeleine : se dissocier pour s'en aller***

Madeleine était jeune fille lorsqu'elle a rencontré son grand amour, un homme déjà marié. Adeptes du polyamour, il l'encourage à épouser un autre homme qui la courtise afin de fonder une famille tout en maintenant leur relation. Madeleine vient en analyse car elle est très

---

<sup>3</sup>Nous entendons ici par sublimer : réorienter la libido débloquée par le sens vers un objet et /ou une dynamique relationnelle qui ne fasse plus souffrir.

inquiète de ses absences chroniques. Il lui arrive par exemple de s'apercevoir que le temps qu'elle croyait être celui d'un battement de cil est en réalité une demie heure, et elle n'a pas souvenir de ses activités durant cet intervalle.

Madeleine enchaîne les consultations et examens mais ne semble souffrir d'aucune anomalie ou pathologie cognitive. J'apprendrai par l'un de ses compagnons qu'elle tend à boire et à abuser d'antidépresseurs, toutefois nous constaterons que ses absences ne semblent pas liées à ces consommations. Lorsque Madeleine doit suspendre sa relation extra-conjugale et rester à temps plein auprès de son époux, nous notons une intensification de ses absences, ce qui nous permet bientôt d'émettre l'hypothèse suivante : oppressée par un mari qu'elle juge envahissant mais ne s'autorise pas à quitter, Madeleine s'octroie des moments de respiration grâce à ses fuites psychiques. Cette révélation va marquer un tournant dans le travail en recentrant Madeleine sur son propre désir : où veut-elle être ? Avec qui ? Qu'attend-elle de l'autre et que souhaite-t-elle lui donner ? Tandis qu'elle prend conscience de sa tendance à la dissociation, Madeleine va découvrir que celle-ci se manifeste également, quoique de manière plus subtile, dans d'autres relations, et commencer à libérer les affects inhibés (notamment la colère envers les deux hommes de sa vie). Elle voit peu à peu que ce qui la plonge dans la dépression c'est de ne pouvoir être sujet de la relation, c'est l'illusion qu'elle doit combler l'autre, incarner son fantasme, être modelée par lui. Plus elle accepte ses sentiments négatifs envers ses proches, plus elle prend conscience de ce qu'elle désire et de la légitimité de son désir - et peut-être de l'illégitimité de celui de l'autre ? - et moins elle se dissocie, car être là pour poser ses limites ou affirmer ses désirs n'est plus source d'angoisse. Tant que Madeleine se positionnait en objet du désir de l'autre (l'homme) et refusait d'en regarder l'ombre, elle n'avait d'autre issue pour vivre par et pour elle-même que de fuir psychiquement. En accédant à l'autre versant de ses narrations intérieures (son amant est un Don Juan égoïste qui commence à la délaissier pour de plus jeunes maîtresses, la faiblesse de son époux dépressif l'exaspère), Madeleine se positionne progressivement – grâce à un travail d'écriture spontanée, c'est-à-dire reposant sur les ressorts de l'association libre – en sujet désirant. Après un an de travail, elle évoque la possibilité de vivre seule, sans homme. Finalement, c'est en devenant grand-mère que Madeleine va trouver un espace relationnel correspondant à ce qu'elle peut et, surtout, ce qu'elle veut donner, sans se sentir responsable du bonheur ou de la souffrance de l'autre. Elle fait alors le choix de sa famille en rompant avec son amant et semble trouver avec son époux la juste distance conjugale.

### *Juliette : se dissocier pour accéder au plaisir dans la relation*

Juliette est d'allure si juvénile qu'on croirait presque une adolescente. Elle est chaleureuse sans être familière, et raconte facilement ce qu'elle a vécu, y compris ce qu'il n'est pas facile de raconter. En l'occurrence, le lien qu'elle fait entre le motif de sa venue en analyse – des difficultés dans sa vie amoureuse – et la relation incestueuse qu'elle aurait vécu avec son père. Nous employons ici le conditionnel car en réalité Juliette ne sait pas trop si elle a vraiment été abusée ou non. Elle parle de réminiscences ou de souvenirs confus de gestes ambigus. Elle a essayé de se renseigner auprès d'autres membres de sa famille mais s'est heurtée à des murs. Le couple parental s'est séparé quand Juliette était très jeune, elle est restée avec sa mère et son père semblait peu disposé à exercer son droit de garde. Juliette a le souvenir d'un homme violent et de ces gestes équivoques (soins ou attouchements ?). Lorsque nous abordons ses difficultés amoureuses, elle évoque des amitiés sexuées (« sexfriendship »), ce qui semble répondre à ses peurs conjointes de l'engagement et de l'abandon. Si sa vie sexuelle est très active, Juliette ne la vit comme satisfaisante que via la masturbation. Il lui semble que ce qu'elle préfère avec ses partenaires ce sont les moments de tendresse, et pour accéder à une intimité érotique il lui faut s'intoxiquer. Cette condition pourrait n'être que l'indicateur d'une inhibition relativement commune, mais les antécédents biographiques de Juliette, en particulier la relation incestueuse avec son père – qu'elle soit avérée ou fantasmée – m'amène à creuser ce mécanisme pour vérifier s'il ne s'agirait pas d'une dépersonnalisation. Lorsque je lui décris les manifestations de ce trouble dissociatif, Juliette confirme qu'en déconnectant son esprit de son corps, elle laisse ce dernier à disposition du désir de l'autre mais n'est pas en relation avec lui. Cette dynamique me rappelle celle de nombreuses strip-teaseuses ou prostituées qui, ayant été victimes de violences sexuelles, trouvent dans leur activité un renversement du rapport de force: le désir poussé jusqu'à la jouissance du partenaire est un trophée, leur propre jouissance étant gardée pour elle-même mais jamais donnée au partenaire. De cette réflexion émerge une hypothèse complexe que j'envisage d'investiguer dans le travail : les abus précoces subis par Juliette se seraient superposés à ses carences affectives, jusqu'à modéliser sa « love map<sup>4</sup> », c'est-à-dire son imaginaire et idéal érotiques. Son Eros tendrait alors à s'orienter ou se fixer vers des hommes « comme son père » (tant physiquement que psychiquement), ce qui entrerait en conflit avec :

- L'interdit culturel de l'inceste (culpabilité)
- Les contenus émotionnels refoulés par Juliette (colère d'avoir été abusée « pour son corps » et rejetée « pour son être »)

---

<sup>4</sup>Concept développé par le sexologue John Money pour expliquer les choix d'objets et leur relation dans l'imaginaire érotique de tout un chacun.

En réponse à ce nœud névrotique, la dépersonnalisation, facilitée par l'abus de substances, permettrait d'évacuer la culpabilité et/ou la honte générée par le plaisir pris à être l'objet du désir de l'autre, en particulier s'il est lui-même objet d'un désir transgressif !

Nous convenons de nous appuyer sur la mise en scène des représentations des figures parentales de Juliette pour confirmer ou réajuster le scénario névrotique. Selon la direction pointée par les matériaux récoltés, nous verrons comment désintriquer l'éros de l'épisode traumatique afin de le réorienter vers d'autres objets et/ou scénarios.

### ***Maria : se dissocier pour éviter l'attachement anxiogène***

Maria a 7 ans lorsque s'enchaînent sur l'intervalle d'un an et demi le décès de son frère cadet, celui de ses grands-parents paternels et un déménagement dans une autre région ; son père entre alors dans une longue dépression émaillée de tentatives de suicides. Ces événements ne seront jamais abordés dans le contexte familial, Maria n'obtenant certains détails que de manière fortuite par des amis de la famille (tendances suicidaires du père, douleur de la mère au décès du frère...etc.). A l'adolescence, Maria suit deux psychothérapies, ces parents s'inquiétant de ses difficultés à vivre sereinement les relations avec ses pairs (tendance marquée à l'isolement, ponctuée de rares attachements « passionnels » et comportements auto-agressifs).

Devenue adulte, Maria est profondément déprimée par ses relations amoureuses, qui suivent toutes le même schéma : soit elle veut ce qu'elle ne peut pas avoir (un homme déjà engagé, un homme qui ne l'aime pas ou la rejette), soit elle se laisse choisir par un homme qui la sécurise par sa constance mais avec lequel elle s'ennuie rapidement, ce qui la rend alors agressive ou inhibe son désir. Maria se dit très rapidement encombrée par l'amour de l'autre, c'est pourquoi elle préfère les relations ne lui demandant pas un engagement affectif « officiel » ou platoniques. Elle se sent coincée entre l'envie de soulager sa souffrance en parlant et la peur de voir sa parole retournée contre elle, d'où son choix de thérapeutes l'invitant à travailler artistiquement (dessin, peinture...) à partir de ses narrations intérieures (rêves nocturnes, rêves éveillés...).

De fait, Maria a une très riche vie intérieure, dans laquelle se côtoient le merveilleux et la violence, et vers laquelle elle a pris l'habitude de se tourner dès l'enfance. Maria nomme difficilement ce qu'elle ressent. Lorsqu'une situation est trop forte émotionnellement, elle

ressent des vertiges et une intense douleur sous la poitrine, comme si elle était transpercée par une épée ou qu'un trou béant se forgeait. Elle ressent alors un grand vide, et c'est comme si elle n'avait plus d'identité, comme si elle était spectatrice mais non impliquée dans la scène. Les symptômes physiques décrits par Maria, et le contexte dans lequel ils surgissent – lorsqu'elle se sent envahie par autrui ou à l'inverse transparente pour lui – me permettent de voir ce que son imagination foisonnante masque : Maria se dépersonnalise dès que la relation devient trop proche, trop engageante. Postulant que les troubles dissociatifs révèlent par leur présence des thématiques taboues pour le sujet qui y recourt, j'approfondis mon questionnement sur les affects, invitant Maria à s'appuyer sur ses sensations corporelles afin de les identifier. Ce n'est que lorsqu'elle parvient ainsi à identifier la tristesse et la colère qu'un lien apparaît avec ce qu'elle nomme ses « personnages intérieurs ».

Maria s'est construite sur l'idée qu'il ne fallait pas prendre de place, y compris dans la relation, parce que l'autre a déjà suffisamment à faire avec ses propres problèmes quotidiens (comme sa mère) ou intrapsychiques (comme son père). Quand, dans son enfance, elle disait son désaccord, elle se voyait systématiquement taxée de « caractérielle », « égoïste », etc. Dans cette logique, elle a développé une forme de politesse – de son point de vue – qui consiste à minimiser, dans son discours, la souffrance générée par le discours ou les actes des autres. Mais lorsque Maria entre en état de conscience élargie spontanée – ce qui est le cas lorsqu'elle se dépersonnalise – elle est assaillie d'images symboliques qui mettent en scène des femmes d'âges différents dans des circonstances récurrentes, et dont le travail sur la durée va nous permettre de comprendre que c'est d'elle-même qu'il s'agit. Ainsi, lorsque Maria se sent humiliée, c'est l'image d'une jeune fille prépubère qui s'interpose entre elle et son interlocuteur pour l'embraser du regard. Lorsqu'elle se sent perdue, viennent la sensation corporelle et l'image d'une fillette errant dans un champ de ruines. Enfin, lorsqu'elle s'en veut de quelque chose, c'est la sensation d'une junkie adolescente aux bras scarifiés. Ce qui pourrait n'être qu'une simple compensation de l'impossibilité de dire ou de se poser en tant que sujet dans la relation m'apparaît au fil du travail comme un entre-deux de la dépersonnalisation et du TDI : si les personnages de Maria ne parlent pas à sa place lors de fugues, il me semble néanmoins qu'ils parlent à travers elle à son insu, faisant d'elle le théâtre d'un moi pluralisé tel que décrit par Amado Lévy-Valensi. Le relationnel souvent borderline de Maria me semble corroborer cette hypothèse, dans la mesure où cette modalité relationnelle est dite (en français) « état limite », c'est-à-dire située quelque part – j'aime à dire pour ma part « navigant » - entre névrose et psychose, en terre de clivage.

L'exploration artistique que nous entreprenons dans le cadre de notre relation thérapeutique nous permettant d'externaliser acteurs et intrigues, Maria commence alors à relire son histoire, prenant conscience de ses affects et des narrations intérieures qui les accompagnent. Ce faisant, elle repère les éléments déclencheurs de ses troubles dissociatifs (fuir le climat dépressif du foyer originel, ne pas affronter l'idée négative qu'elle se fait de la conjugalité du couple parental et qui génère de fortes angoisses abandonniques...etc.). Un motif récurrent commence à apparaître : l'éprouvé de l'attachement est vécu par Maria comme anxiogène car il serait inéluctablement voué à être rompu de manière irréversible et imprévisible (rupture, abandon, décès, accidentels ou cachés). Dans son imaginaire, l'affection disparaît sans signes avant-coureurs, c'est pourquoi s'attacher est dangereux (pour l'autre) ou vain (pour soi). A travers l'expression artistique en tant que langage, Maria raconte, interprète, explore diverses lectures, à la recherche de la juste distance et l'affirmation de son désir : pourquoi ne pourrait-elle être sujet plutôt qu'objet du désir ? Comment désire-t-elle ? Avec quelles peurs et quelles aspirations ?

A ce jour Maria est toujours en analyse, le travail s'appuyant sur ses narrations dramaturgiques ou plastiques. Si elle reste anxieuse envers ceux qu'elle aime, regarder cette fragilité lui est désormais possible. Enfin, lorsque ses émotions ou celles d'autrui se font trop envahissantes, elle dialogue avec la sous-personnalité concernée pour faire descendre la tension et, consciente qu'il s'agit de ses propres résistances ou difficultés, commence à trouver la voie de la verbalisation pour dialoguer aussi avec le monde extérieur.

### **La dissociation comme modalité relationnelle : Claire**

#### ***Claire : se dissocier pour autoriser le lien...sur le mode pervers ?***

Claire naît dans une famille déjà nombreuse, précarisée par des problèmes de violences dues à l'alcoolisme et peut-être à des troubles psychiques. Victime de graves négligences et d'abus sexuels paternels précoces, elle est placée en nourrice où les abus et négligences vont se répéter jusqu'à son départ. La représentation du maternel est clivé : d'un côté la bonne mère protectrice comme une louve (ce que Claire désire), de l'autre la mère manipulatrice et exclusive (ce à quoi Claire ne peut se refuser); dans les faits, elle tend à classer les femmes importantes pour elles dans ces deux catégories sans jamais les concevoir comme étant à la fois bonnes *et* mauvaises. Devenue adulte, Claire parvient à fonder une famille et à travailler, mais l'intensification de ses problèmes de santé la conduit à l'hôpital où sont diagnostiqués d'importants troubles identitaires consécutifs à la multiplicité, la régularité et la précocité des maltraitements qu'elle a subies. Non seulement Claire manifesterait de multiples

« personnalités », mais elle est régulièrement sujettes à des fugues dissociatives pendant lesquelles elle se met en danger : ainsi, elle sera retrouvée plusieurs fois dans des quartiers ou lieux « chauds » de la ville où elle réside, à des kilomètres de son lieu de vie, ne se souvenant ni comment ni pourquoi elle s'y est rendue.

Depuis plusieurs décennies Claire est suivie en psychiatrie, et participe en parallèle à des dispositifs thérapeutiques groupaux. C'est dans le contexte d'un projet d'exposition à visée thérapeutique que je rencontre Claire : je dois venir chez elle l'aider à choisir des œuvres pour l'exposition puis m'occuper de la logistique et de la scénographie de l'événement. Afin de m'assister dans ce projet potentiellement délicat, ses thérapeutes me transmettent les informations qui leur semblent utiles pour la préserver. Si Claire exprime de fortes résistances somatiques et psychiques aux diverses techniques ou méthodes thérapeutiques proposées au fil des années, la synergie d'aidants semble lui avoir permis de canaliser ses pulsions autodestructrices et d'identifier plusieurs sous-personnalités qui la parasitent et semblent omniscientes<sup>5</sup>:

- une fillette partagée entre l'amour de son père et la honte de leurs jeux sexuels
- une adolescente en colère parce qu'on lui donne des ordres
- une femme profondément déprimée et suicidaire
- une entité de genre indéterminé, très primitive, qui semble censurer toute tentative de narration ou souvenir des traumatismes

Lors de la prise de contact – par le biais d'internet - Claire se montre rapidement très ambivalente, facilement provocatrice, tout en relançant l'échange. Ne pouvant m'appuyer sur un transfert positif classique – l'une de ses thérapeutes est surinvestie en tant qu'image maternelle positive – j'ai l'intuition de tenter une alliance sur la base de ce que nous avons en commun : une personnalité marquée par des épreuves traumatisantes. Claire s'autorise alors la confiance et l'attachement progressif sans avoir le sentiment de trahir sa thérapeute, ou de transgresser l'interdit de lien extérieur imposé pendant l'enfance puis l'adolescence par les femmes en charge de son éducation.

A l'époque de notre collaboration, Claire peint des scènes figuratives dont la symbolique renvoie soit à la souffrance que ses troubles dissociatifs lui infligent au quotidien, soit à la structure fragmentée de sa personnalité et aux conflits qui en découlent. Je remarque que si de

---

<sup>5</sup>Dites "alters" dans la littérature cognitivo-comportementaliste (cf. travaux de Van der Hart et al., cités dans la bibliographie de cet article)

prime abord sa palette semble réduite – elle dit avoir perdu les autres couleurs - on constate malgré tout une richesse de nuances, dans la saturation ou la densité des tons choisis.

Après analyse des archives mises à disposition par les thérapeutes de Claire et sur demande de cette dernière, je conçois un programme visant à explorer par diverses médiations artistiques (peintures, modelage, danse...) les couleurs « perdues ». A chaque activité proposée, Claire se dépersonnalise au bout de quelques minutes, ce qui nous amène à suspendre le protocole, le cadre de travail n'étant pas suffisamment sécurisant pour continuer. Je pressens néanmoins qu'il serait pertinent d'accompagner plutôt que d'éviter les épisodes dissociatifs en raison de la dynamique manifestée pendant les sessions de travail : chaque type d'activité (ou de couleur proposée) semble invoquer une sous-personnalité différente. Ainsi « la fillette » aime que nous patouillions ensemble avec une certaine couleur de peinture, « l'adolescente » surgit dès qu'il s'agit de modeler, enfin une troisième sous-personnalité très archaïque semble intéressée par la manipulation des matières et outils. L'activité s'accompagne pour les premières d'une prise de contact verbale (elles s'adressent à moi) dont le contenu renvoie plus ou moins explicitement à un épisode traumatique passé (inceste paternel pour l'une, violences sexuelles ultérieures pour la seconde) et est animé d'un affect spécifique (demande d'affection chez la fillette, relationnel borderline chez l'adolescente). La troisième instance semble peu consciente de ma présence et son comportement m'évoque celui d'un enfant d'un an environ (elle touche, met ce qu'elle manipule à la bouche, fait une colère ou jette les objets quand je cherche à intervenir pour qu'elle ne se blesse pas).

D'autres épisodes dissociatifs suivront régulièrement pendant nos échanges via messageries instantanées, lesquels m'amèneront à postuler :

- Un séquençage type : quel que soit le sujet, les sous-personnalités de Claire semblent se relayer par ordre chronologique - c'est-à-dire de la plus jeune à la plus âgée - et la tonalité émotionnelle de l'échange passer de la demande d'attention à la tentative de domination, voire d'intimidation.
- Une forme de mémoire chez les sous-personnalités de Claire : la petite fille m'écrit en pleine nuit parce qu'elle a envie de « jouer » avec moi, l'adolescente, d'abord déroutée par mon absence de surenchère à ses provocations verbales, s'appuie sur des choses que je lui ai déjà dites pour tenter de m'intimider ou me dominer...etc.
- Une intentionnalité commune : les sous-personnalités de Claire exprimeraient les émotions et pensées refoulées en lien avec les épisodes traumatiques, c'est-à-dire

utiliseraient la fragmentation structurelle pour être authentiques sans craindre le rejet ou des représailles.

- Une réattribution fonctionnelle de la sous-personnalité supposée censurer les propos de Claire : lorsqu'elle se manifeste via messagerie instantanée et qu'aucune des autres sous-personnalités ne souhaite me parler, elle m'adresse en boucle des copier-coller d'échanges (entre nous, avec des personnes signifiantes de son réseau) ou l'adresse de sites religieux dont le contenu fait écho à l'imaginaire de Claire (ex. sacrifice rédempteur). J'envisage que si elle efface les peintures en cours, ce n'est pas pour censurer Claire et l'empêcher de dire l'indicible, mais pour éviter le discours répétitif des autres sous-personnalités. Dans les deux cas, sa démarche viserait à donner au questionnement existentiel – voire métaphysique ? – de Claire un espace d'expression.
- Un déplacement de ces éléments dans la peinture de Claire : en d'autres termes, ses peintures pourraient être inspirées ou réalisées par ses sous-personnalités, ce qui expliquerait l'omniprésence de certaines couleurs, la répétition thématique (notamment l'obsession de la quête de sens et de l'indicible).

Ces intuitions cliniques rejoignent ce que le psychiatre de Claire m'avait expliqué en amont de ma collaboration avec elle : les troubles dissociatifs de sa patiente semblent répondre aux attentes de ses interlocuteurs, comme si elle leur donnait ce qu'elle pense qu'ils aimeraient voir. En d'autres termes, les apparitions des sous-personnalités de Claire ne seraient pas aléatoires mais répondraient à une logique scénaristique déterminée par la perception, l'interprétation, que Claire se fait de chacune de ses relations. Ainsi, à titre d'exemples, face à un homme mûr bienveillant, c'est principalement la fillette en mal d'affection paternelle qui se manifesterait, les femmes lui rappelant les figures maternelles maltraitantes de son enfance appelleraient une femme dépressive et passive qu'il faut humilier pour la faire avancer, avec une femme lui rappelant ses propres pulsions autodestructrices et/ou dont le comportement semble assuré c'est l'adolescente violente qui entrerait en scène... etc. Si cette lecture des troubles dissociatifs de Claire s'avérait juste, elle suggérerait que Claire n'est pas totalement débordée par ses sous-personnalités, ce qui les positionneraient dans le champ de la névrose plutôt que dans celui de la psychose. A ce titre, la fragmentation de sa personnalité pourrait constituer une variation – ou un stade ultérieur ? – de la dépersonnalisation : dans les deux cas, il s'agirait bien de s'absenter de soi-même, ou peut-être dans le cas de Claire de s'absenter d'un surmoi trop envahissant. De fait, le conditionnement éducatif de Claire lui imposant des relations exclusives est tellement prégnant à l'époque de notre collaboration,

que la dissociation pourrait être l'unique solution trouvée par son psychisme pour développer simultanément plusieurs liens affectifs.

L'influence sous-jacente sur le déroulement du projet d'exposition de relations fortement investies par Claire - et dans lesquelles elle semble être l'objet de surprotection ou de manipulation - me fait réaliser que, quelle que soit la sous-personnalité concernée, le contact n'est jamais exempt d'agressivité passive ou active. Émerge alors l'hypothèse qu'une modalité relationnelle perverse parasiterait l'ensemble de la structure de personnalité de Claire, mais sous un mode clivé :

- La personnalité consciente de Claire se soumettrait aux injonctions de son Surmoi (de manière directe par des pensées négatives ou indirecte à travers des proches maltraitants incarnant les introjections)
- Les sous-personnalités refoulées prendraient le pouvoir dans les espaces psychiques hors d'atteinte du Surmoi

Cette stratégie renverrait aux phénomènes bien connus d'identification des victimes à leur agresseur, mais aussi aux faux selfs des délinquants sexuels sériels (dont les passages à l'acte sont vraisemblablement rendus possibles par des états dissociés). Là où certaines victimes reproduisent mimétiquement les passages à l'acte (ex. Le violé devenant violeur) ou se mettent en position de re-victimisation (ex. mise en place de relations dysfonctionnelles) - ce qui évoque le principe d'épantodromie tel que défini par Jung<sup>6</sup> - l'originalité de Claire serait le recours à la dissociation psychique pour juxtaposer des valeurs antagonistes. Grâce aux variations d'états de sa conscience, Claire pourrait simultanément rester loyale à l'emprise des forces intrapsychiques dans un espace-temps relevant du chronos (dimension physique), tout en les remettant en question ou les défiant dans l'espace-temps du kairos (dimension psychique). En d'autres termes, elle pourrait rester identifiée à une victime tout en se comportant comme un bourreau ; le bénéfice serait double, puisqu'elle pourrait ainsi combler son avidité affective (recevoir de l'attention, être protégée) tout en se faisant habilement justice (l'agressivité exprimée lors de la dissociation ne l'expose pas à la sanction). Cette lecture de la dynamique relationnelle de Claire postule la capacité, chez une ou plusieurs instances qui restera(en)t à définir, à répondre – ici sur un mode vraisemblablement pervers - au scénario névrotique, ce qui questionnerait la nature des troubles de Claire : psychose ou névrose ? Navigation circonstancielle d'un pôle à l'autre ?

---

<sup>6</sup>Inspiré d'Héraclite et du taoïsme, idée que toute valeur poussée à l'extrême se mue en son opposé.

En dépit des tensions vécues par Claire, l'exposition – terme dont on appréciera le double sens - a pu avoir lieu et a rencontré un franc succès. J'ai constaté que les épisodes dissociatifs s'étaient raréfiés pendant l'évènement, me confortant dans l'idée que l'état psychique de Claire varie selon qu'elle se sent ou non appréciée telle qu'elle est spontanément, y compris dans ce qu'elle peut comme tout un chacun avoir de moins sympathique ou beau. Notre collaboration m'a conduite à postuler (et pratiquer) que c'est la nature et le contenu du transfert, voire même son instance émettrice - personnalité consciente ou sous-personnalité refoulée - qui sont les leviers thérapeutiques de l'accompagnement, plus que l'outil ou la méthode. Car au bout du compte, toute issue thérapeutique dépend de l'identité du sujet désirant et des bénéfices qu'il retire de l'interaction avec un autre.

### **Résoudre l'énigme névrotique : raconter pour se ressouvenir, re-conter pour avancer...au féminin ?**

Dans *Le sacrifice interdit* (1997), Balmary prête à l'analysant l'intention suivante « ... reprojecter en parlant à d'autres la fausse histoire inscrite en soi pour s'en libérer et dégager peu à peu un autre récit. L'analysant est en quête de sa mémoire individuelle » (Balmary 1997: 34). N'est-ce pas à cette réappropriation de ses perceptions, compréhensions, désirs, qu'aspirent Madeleine, Maria, Juliette et Claire une fois dépassée la peur de décevoir l'autre en existant hors de son fantasme ? N'est-ce pas elles-mêmes, en tant que sujets désirants, qu'elles pourraient (re)construire à partir des contenus désinhibés, triés, réparés ? N'est-ce pas à travers l'autre qu'elles se pistent, comme le souligne Amado Lévy-Valensi,

...car le transfert, même s'il répète, on ne le dira jamais assez, répète pour dépasser, répète dans une tentative, que le patient tient pour ultime, de découvrir à travers le « visage de l'autre » sa propre dimension originale, sa propre faculté de découverte.

Amado Lévy-Valensi 1992: 40

Nous avons vu dans nos exemples cliniques que dans un premier temps le recours à la dépersonnalisation résolvait la tension névrotique en se mettant en retrait. Sortir psychiquement du jeu relationnel c'est ne plus être *pour* l'autre, mais c'est peut-être aussi ne plus être *son* autre, c'est-à-dire devoir endosser une persona, un faux self devenu asphyxiant, pour maintenir coûte que coûte le lien. C'est vivre une autre vie désaliénée, libre (Madeleine), stable (Maria), détendue et déculpabilisée (Juliette), où l'on peut enfin être soi sans craindre d'en être sanctionné (Claire). C'est jouer à la fois le rôle de l'objet désiré et celui du sujet

désirant, à l'instar de l'agressivité passive qui permet de jouer simultanément les rôles de victime et de bourreau sans prendre le risque de perdre le lien par l'affrontement direct.

C'est peut-être enfin une façon toute « féminine » de porter le poids d'une offense qui ne peut être attribuée à l'offenseur réel (parce qu'on ne peut ou veut le savoir, parce qu'il est mort...) tout en la reproduisant (Balmory 1997: 72), parce qu'on la compense, parce qu'on cherche à la comprendre par la répétition...etc. Il nous semble opportun en effet, à ce stade de notre réflexion, de pointer un élément questionnant de notre clinique : la différence de motivation dans le recours défensif à la dissociation – généralement la dépersonnalisation – selon le sexe. Notre lecture de la sérialité du crime sexuel sériel (Rojas Zamudio 2014), couplée à notre expérience clinique auprès de détenus incarcérés pour violences sur personnes et d'hommes craignant de passer à l'acte dans le cadre familial<sup>7</sup>, nous amène à envisager des modalités de réponses différenciées aux traumatismes récurrents ou prolongés :

- Chez les hommes rencontrés, la leçon tirée de la violence éducative ou circonstancielle est que c'est par la surenchère ou l'intimidation que l'on peut se protéger. L'objectif est d'être – ou de sembler être – si « fort » que l'autre ne peut que se soumettre, ce qui pourrait éclairer la sur-représentation des hommes dans les passages à l'acte violents. Lorsque le psychisme de tels hommes recourt à la dissociation, c'est d'une part sous forme d'amnésie traumatique (ils oublient les épisodes humiliants, maltraitants), d'autre part sous forme de dépersonnalisation lorsque submergés par la colère (retour du refoulé) ils passent à l'acte. Dans les cas sévères où la névrose s'intensifie jusqu'à la psychose (ex. tueurs sériels tels Ted Bundy), la prise de substances vient stimuler l'activation de la dépersonnalisation.
- Chez les femmes rencontrées, la maltraitance ou l'expérience traumatique semble vécue comme une fatalité contre laquelle elles sont impuissantes. Leur stratégie est alors de fuir psychiquement ou de feindre la coopération. Dans le premier cas nous trouverons le recours à la dépersonnalisation seule, dans le second accompagnée d'une fragmentation de la structuration de la personnalité. Ceci pourrait éclairer la sur-représentation des femmes en tant que victimes de violences (uniques ou chroniques).

Cette lecture est à appréhender non comme une vérité mais comme une direction de recherche sur une base empirique. A ce titre, elle demanderait à se confronter à un plus large

---

<sup>7</sup> Expériences à l'origine de mes ouvrages (2017; 2019).

et éclectique panel d'individus, des facteurs tels que le contexte socio-culturel de l'éducation ou l'orientation sexuelle ouvrant à de nombreuses questions, dont : ces stratégies relèvent-elles de l'inné ou de l'acquis ? Sur quels critères se construisent-elles ? Sont-elles sexuées (c'est-à-dire propres à l'homme ou à la femme) ou genrées (relevant d'une identification au masculin ou au féminin) ? Dans tous les cas, il nous semble que ces fugues se paient chères lorsqu'elles s'installent dans le temps ou envahissent – avec le risque de s'y substituer – la sphère sociale. Car, toujours selon Amado Lévy-Valensi, plus l'aliénation est profonde, plus le risque de repli et la difficulté à s'ouvrir à l'altérité est grande. Maria et Claire illustrent cette réalité, la première trouvant dans la fragmentation de sa personnalité une compensation renforçant paradoxalement l'évitement du lien, la seconde vivant dans le clivage permanent (en intrapsychique et en intersubjectif). Dans une même perspective, Maria réinvente sa réalité par l'art, Claire l'utilise pour être regardée et écoutée. Pour chacune c'est l'inconscient qui, comme dans les rêves nocturnes ou l'imagination active, nous semble témoigner de son vécu et des leçons ou questions qu'il en retire. C'est lui aussi qui semble décréter et contrôler les règles du jeu relationnel.

Ce qui nous paraît en revanche transcender la différence sexuelle, c'est la recherche d'une lecture chargée de sens par le biais de la répétition : tant le tueur sériel, dont la scénographie et le rituel évoluent sensiblement, que la femme maltraitée aimantée vers des compagnons susceptibles de la rudoyer de la même façon, sont en quête du message qu'Amado Lévy-Valensi dit être caché au cœur de la névrose. Tel le metteur en scène ou l'acteur confronté à chaque représentation à un même texte, le névrosé « ...peut redire des paroles mais à condition qu'elles lui soient nouvelles quand il les redit ; que la répétition du même soit en fait porteuse d'une nouveauté, d'une altérité » (Balmory 1997: 91). Cette relecture ouvrant l'accès au sens, nous postulons que c'est dans le non-verbal qu'elle réside.

« La phénoménologie du rêve cerne l'activité inconsciente de l'esprit, prête à restituer au génie du rêveur sa propre créativité » nous dit Amado Lévy-Valensi (Amado Lévy-Valensi 1992: 43), ce que nous interpréterons ici comme tout contenu chargé d'un passé réel ou fantasmé est un matériau transformable et sublimable à travers la narration. Si le rêve constitue la voie royale vers l'inconscient (d'après Freud), l'expression artistique est celle de la sublimation (d'après Jung). Elle permet d'exprimer de multiples informations dans une forme unique, et parce qu'elle sollicite des sphères cognitives différentes de la parole, elle court-circuite les résistances mentales pour dévoiler l'invisible et se fait prothèse pour celui que l'adversité a privé de voix (et de voie). Si travailler avec Maria a mis en lumière l'intérêt du

langage artistique pour s'approcher du Réel (au sens lacanien) et composer avec la multiplicité du Je névrotique, le travail avec Claire s'est révélé très instructif quant aux effets des variations d'états de conscience induits par l'activité artistique. La peinture facilitant l'accès à des états méditatifs par la focalisation sur la sensation (forme, couleur), les sous-personnalités de Claire pourraient y avoir trouvé un espace sécurisant échappant à la censure – soit une brèche dans le système défensif du psychisme - d'où un soulagement et la maîtrise des processus dissociatifs et pulsions autodestructrices grâce à cette activité. En d'autres termes, la légère expansion de conscience induite par la concentration – ou état de *flow*, tel que décrit par Mihály Csíkszentmihályi – aurait créé chez Claire (peut-être aussi chez Maria ?) un espace suffisamment sûr et discret pour qu'une narration soit possible à l'insu des censeurs intrapsychiques<sup>8</sup>.

Nous concluons de ces quatre expériences – que d'autres viennent discuter, nuancer, compléter – qu'appréhender les troubles dissociatifs comme relevant originellement du champ de la névrose enrichit les possibilités d'accompagnement, tant sur la place et la gestion de la relation transférentielle que sur les techniques d'exploration de l'inconscient les plus à mêmes de trouver (et transformer) le sens isolé – pour mieux être repéré ? – par le refoulement qu'ils servent. Face à un Surmoi suffisamment puissant pour contrôler la fonction symbolique verbale en censurant l'accès aux mémoires sensorielles et émotionnelles, le sujet n'est pas à court de ressources créatives pour exister (instinct de survie psychique). Notre clinique ne nous permet pas à ce jour de déterminer si les parties saines de la personnalité sont à l'origine de la fragmentation (dissocier pour se protéger) ou si elles composent avec ce dysfonctionnement structurel. Nous préjugeons en revanche leur optimisation calculée ou opportuniste des circonstances créées par les variations d'état de conscience, car elles les situent hors du champ de vision du Surmoi, ce qui leur permet de faire leur travail : trouver un sens au vécu pour l'intégrer. Et notre conviction personnelle est que l'expression artistique est pour ce faire leur langage privilégié.

## **Bibliographie**

Amado Levy-Valensi, E. (1992). *La névrose plurielle*. Paris: Editions Aubier.

Balmory, M. (1997). *Le sacrifice interdit. Freud et la Bible*. Paris: Le Livre de Poche.

---

<sup>8</sup> Voir « extrapsychiques », c'est-à-dire les personnes dont elle craint de les décevoir

Boon, S., Steele, K. and van der Hart, O. (2014). *Gérer la dissociation d'origine traumatique. Exercices pratiques pour patients et thérapeutes* (trad.) M. Hopchet. Bruxelles: de Boeck.

van der Hart, O., Nijenhuis, E.R.S. and Steele, K. (2015). *Le soi hanté : Dissociation structurale et traitement de la traumatisation chronique* (trad.) F. Mousnier-Lompré. Bruxelles: de Boeck.

Kierkegaard, S. (2003). *La répétition* (trad.) J. Privat. Paris: Rivages.

Rojas Zamudio, M. (2014). *Analyse jungienne appliquée au profilage d'homicides sériels : perspectives et limites. Mémoire présenté dans le cadre du Master I et II*. Paris: Institut des Hautes Etudes en Criminologie (IHECRIM).

Rojas Zamudio, M. (2017). *Dialogue avec nos déesses intérieures: Ou comment enrichir son identité féminine*. Gap: Le Souffle d'Or.

Rojas Zamudio, M. (2019). *Dialogues avec nos dieux intérieurs: explorer nos archétypes masculins*. Gap: Le Souffle d'Or.

Winnicott, D. W. (2002). *Jeu et réalité : L'espace potentiel* (trad.) C. Monod. Paris : Gallimard.